

“ CITOYEN

DUPONT ”

Je m'appellerais « Dupont ». Etudiant « de gauche », je prendrais ma carte U.N.E.F. et militerais cette année à condition d'en avoir l'occasion. Je lirais le « Monde » en accordant une certaine importance aux pages « Vietnam » et « politique intérieure » ; et les articles économiques et sociaux, je les découperais soigneusement pour les glisser dans les dossiers soigneusement étiquetés qui s'accumuleraient doucement dans les tiroirs de mon bureau.

J'oubliais : je lirais le « Nouvel Observateur » (ah! les articles de K.S. Karol sur la Révolution culturelle ! !). En période électorale ou de congrès du Parti Communiste, je feuilleterais « L'Humanité », en tirant de cette suave lecture le réconfort moral et les espoirs illimités que peuvent procurer à un sincère républicain les défaites successives du pouvoir personnel et des monopoles devant l'action des masses pour le progrès social, la démocratie et la paix.

Bref, je remplirais les conditions moyennes d'une honnête et sérieuse politisation ; non engagé politiquement, certes, mais... dans la conjoncture actuelle... difficile de se définir... Comme je l'ai déjà dit, je lirais les pages « politique intérieure » du « Monde », sans oublier la rubrique universitaire. Mais, faudrait-il l'avouer, les voltes-faces de la direction de l'U.N.E.F., sa quête désespérée d'une représentativité bureaucratique dans diverses antichambres, la désaffection du milieu étudiant à son égard, m'auraient plutôt refroidi du militantisme. Quant aux organisations politiques étudiantes, leur faiblesse ne m'inciterait pas à aller y chercher cet accomplissement final d'un « Homo Politicus » auquel m'aurait conduit quelque cheminement obscur, mais non moins profond. Ah, l'engagement politique, quel problème...

Les grandes manoeuvres électorales m'inclineraient à penser que la politique est un jeu mal famé. C'est vrai, Lecanuet l'a déjà dit. Mais Lecanuet est un Kennedy pour garçons coiffeurs, un camelot prêt à marchander son électorat « catho » avec le plus offrant, en l'occurrence le gaullisme !

En face, il y aurait la « Gôche ». N'étant pas rompu aux tactiques électorales, je me voudrais moraliste, et volontiers moralisateur; je parlerais de cuisine électoraliste. J'aurais considéré comme une bonne leçon le résultat des élections de Brive. J'aurais peut-être apprécié l'article de « L'Express ».

Bref, je serais plutôt écoeuré, je comprendrais de moins en moins le sens de tout cela. Et ne sachant pas quoi faire de concret et de positif, je continuerais à découper mes articles du « Monde ». Et puis, je lirais beaucoup. Je découvrirais un livre, ancien déjà, insatisfaisant, paraîtrait-il ; ce serait « Stratégie ouvrière et Néo-Capitalisme ». Des camarades, étudiants du P.S.U., sont-ils sympathiques ces gens-là, m'auraient passé des textes de la gauche du Parti Communiste Italien et de Lelio Basso. Intéressants.

Enfin, je vivrais, dans l'imaginaire, un débat politique qui n'a jamais eu lieu chez nous ; et, prenant fait et cause contre « la ligne droitère d'Amendola », j'aurais l'impression de contribuer moi aussi à la construction du socialisme !

Malheureusement, je ne m'appelle pas Dupont. On m'avait demandé un article mobilisateur, je crois l'avoir mal commencé. Je vais néanmoins essayer de faire le point, et de cerner les principales caractéristiques de la situation politique. Et si je n'arrive pas à vous communiquer, ô lecteurs sympathisants, la

flamme du socialisme, et des raisons de militer, n'incriminez pas l'auteur de ces lignes ; il décline toute responsabilité dans l'évolution actuelle de la situation politique, en cette aurore électorale...

Cela dit, que l'on n'attende pas de nous les réflexions geignardes sur cette gauche qui, si elle faisait son unité, pourrait... — qui sait ? — être majoritaire. Non, la conjoncture politique qui est celle de la préparation des élections législatives, doit être examinée lucidement comme un moment révélateur de la crise profonde du Mouvement Socialiste. Les congrès successifs de la S.F.I.O. et de la Convention des Institutions Républicaines où chacun joue à prendre l'autre sur sa gauche, font partie de ces épisodes grotesques qui jalonnent la vie politique française. Quant à cette politique simiesque du P.C., dosant sourires, clins d'oeils, gros yeux et menaces du côté de la S.F.I.O. et de Mitterrand, ce bateleur sans troupes d'une « gauche » dont les horizons se limitent à l'amélioration du système... il est inutile d'y apporter critiques...

NOTES SUR LE MODERNISME

Le développement du néo-capitalisme est en train de provoquer dans l'ensemble de l'Europe occidentale une grave crise de l'opposition de gauche dans ses modes d'organisation, sa stratégie et ses plate-formes. Cette crise affecte particulièrement la Social-Démocratie, mais aussi les partis communistes. En ce qui concerne les P.C., leur stratégie de type « front populaire » datant de la lutte contre le fascisme, leur plate-forme « démocratique », leurs modèles idéologiques inadaptés aux luttes entre la société de consommation, et leur structuration rigide autour de l'appareil, se trouvent de plus en plus périmés. Leur recul sensible, leur incapacité à mobiliser les nouvelles couches techniciennes et les jeunes (au P.C.I., 70 % des adhérents ont plus de 40 ans) en sont les signes les plus marquants. Mais si cette crise d'un socialisme incapable de se réadapter aux nouvelles conditions de lutte est fortement ressentie par les P.C. qui opposent une résistance due à leur enracinement ouvrier,

elle est radicale et sans issue pour les Social-Démocraties traditionnelles. Il est en effet de plus en plus difficile de se définir comme opposition de gauche revendiquant le pouvoir à partir de critiques partielles et quantitatives du système.

La Social-Démocratie fait peau neuve

Depuis quelques années, les Social-Démocraties cherchent une nouvelle voie. C'est ce qui a amené le parti de Willy Brandt à s'aligner sur le programme chrétien-démocrate, Wilson à succéder purement et simplement aux conservateurs incapables de donner un élan au capitalisme anglais, Nenni à justifier sa collaboration avec la démocratie chrétienne en abandonnant l'acquis théorique du socialisme. Ces opérations ne se font pas sans douleur ni scissions et contradictions diverses, y compris en Allemagne et en Angleterre où une opposition de gauche se manifeste, en particulier dans les syndicats.

En France, la crise a éclaté au grand jour avec l'opération Defferre et son échec. Il faut remarquer que celui-ci fondait ses arguments sur la décadence de la S.F.I.O. Mollet réussit à le battre en s'appuyant sur la défense de la vieille idéologie et sur les fédérations les plus ouvrières du parti. L'opposition entre les deux tendances prenait ainsi la forme d'une lutte entre socialisme traditionnel, idéologique et inefficace, et une nouvelle formule politique adaptée au monde moderne : un « travaillisme ». Mais le phénomène le plus important a été l'appui massif apporté par les « technocrates » et cadres, refusant la manière traditionnelle et périmée de faire de la politique et sensibles à des critères de rationalité, d'efficacité et de démocratie. Ayant pris conscience des limitations apportées par le capitalisme, même néo, à ces aspirations, mais ayant en même temps constaté l'impossibilité d'investir ces critères dans la théorie et la pratique de la gauche traditionnelle, ces couches ont essayé de faire du neuf. Certains sont entrés au P.S.U., mais la majeure partie, refroidie par la crise qui sévissait, a constitué les clubs. En rupture avec les formations traditionnelles, mais aussi la

tradition du mouvement ouvrier et la classe ouvrière, c'est une idéologie moderniste et techniciste qui devait naître de cette situation.

C'est ainsi que la rencontre des clubs à Vichy se tenait à l'ombre de Teilhard de Chardin, du progrès technique et de la repolitisation. C'est dire à quel point certaines contraintes idéologiques (l'origine chrétienne) et les préoccupations des « clubistes » (un nouveau civisme) les situaient alors dans une position intermédiaire entre le M. R.P. et la S.F.I.O. Il faut remarquer l'évolution relativement à gauche des clubs depuis cette période.

Une idéologie techniciste

Rupture avec la tradition et l'acquis théorique du Mouvement Ouvrier, en particulier le marxisme en raison de sa crise et du stalinisme, sécrétion sous le signe de l'efficacité (limitée dans le cadre du système) d'une idéologie techniciste : telles sont les caractéristiques du modernisme. D'autre part, représentant les aspirations de « technocrates » soucieux d'utiliser pleinement et rationnellement l'appareil d'Etat et le secteur public, le courant moderniste devait adopter une visée stratégique vague d'utilisation de l'appareil d'Etat comme moyen de réaliser les réformes économiques et politiques. C'est la seconde raison de leur relative intégration au système. C'est donc à la fois la crise du Mouvement Socialiste et leur propre situation de couche jouant un rôle économique important par l'appareil d'Etat que les modernistes expriment. La rupture avec la gauche traditionnelle devait se traduire par une certaine distance par rapport au mouvement ouvrier et la classe ouvrière dans son ensemble en même temps qu'une volonté hégémonique en termes de « nouvelle pensée de gauche ».

Ainsi, dans un premier temps, l'idéologie moderniste s'est développée à côté du Socialisme et de son acquis en raison même de l'incapacité du Mouvement Socialiste à investir et prendre à sa charge les aspirations de ces couches dans une nouvelle plate-forme alliances et stratégie. Dans un second temps, le modernisme s'est situé en avant parce qu'apportant des solutions actuelles (même si elles sont contestables d'un point de vue

socialiste) face à un mouvement socialiste se contentant d'une défensive, de la défense d'intérêts contradictoires avec le progrès économique, de plate-formes démagogiques dans une perspective de préservation de l'acquis électoral. Enfin, empruntant au socialisme nombre d'éléments, le modernisme s'est érigé en « doctrine actuelle et réaliste de la gauche ».

Idéologie et Stratégie

Mais quelle est la force réelle du modernisme dans la gauche ? A l'intérieur de la F.G.D.S. : très faible. C'est la conclusion que l'on peut tirer des dernières semaines. Dans une force qui est avant tout un cartel électoral tourné vers le maintien des positions acquises au prix de tous les compromis sur le programme et la stratégie, un courant d'idées est en position de faiblesse. D'autant que les intérêts défendus par la S.F.I.O. et les radicaux sont plus ceux de la petite bourgeoisie provinciale et de la paysannerie méridionale, en jouant sur les réflexes républicains et laïques, que ceux des lecteurs, dynamiques et modernes, de *l'Express*.

Mais le courant moderniste s'exprime aussi dans d'autres organisations. Au P.S.U. minoritairement, à la C.F.D.T., au C.N.J.A. L'utilisation de l'expression « courant de renouveau socialiste », opposée à celle de vieille gauche, sert à masquer les oppositions radicales entre ceux qui veulent aménager le système et ceux qui entendent le remettre en cause radicalement. Le renouveau du socialisme, ce n'est pas la liquidation de la théorie révolutionnaire en utilisant le terme avec un tout autre contenu, comme le fait le club Jean-Moulin par exemple.

En guise de conclusion (infaisable), faut-il préciser que la gauche est un champ de forces où l'initiative théorique et le dynamisme appartiennent à ceux qui se situent au-delà des vieux partis dans ce qu'ils ont de sclérosé et d'opportuniste. Les vieux partis sont devenus des institutions intégrées à des degrés divers, reproduisant les modèles de fonctionnement bureaucratique du néo-capitalisme. Leur théorie est incapable de rendre compte du réel.

Mais le modernisme est un type de réponse inadéquat et faux.

Le renouveau du socialisme, cela consiste à lutter à l'intérieur du mouvement ouvrier, essentiellement au P.S.U. et dans les syndicats, pour y développer des thèmes et y susciter des luttes mettant en cause le système et permettant à notre courant d'imposer progressivement son hégémonie. C'est seulement sur cette base politique juste que l'on peut envisager, à terme, cette restructuration d'un mouvement socialiste dans lequel les communistes joueront un rôle important. Rôle important dans la mesure où une force politique structurée et articulée sur la pratique syndicale serait susceptible de permettre cette évolution radicale d'un parti

devenu l'image de la social-démocratie allemande au temps de sa splendeur.

Jean TERCE.



Tribune Etudiante. Nlle série.

Nov./Déc. 66 - N° 4

PP. 24 à 26